Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 54 (2006)

Artikel: Les chemins de fortune : chroniques genevoises
Autor: Boyer, Philippe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728187

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

On dit parfois que tous les chemins mènent à Rome. Hasard ou prédestination, cette affirmation géo-proverbiale sied également parfaitement à celle qui fut la Rome du protestantisme. Beaucoup de chemins, en effet, mènent à Genève ; ce petit voyage au travers des évocations littéraires de notre ville leur doit l'essentiel, pour ne pas dire la totalité, de ses rencontres et de ses paysages.

C'est bel et bien la situation de Genève, à la croisée de tant de chemins, qui nous vaut la plupart des témoignages littéraires, puisque, en effet, ceux-ci sont le plus souvent œuvres d'étrangers, de passage – plus ou moins prolongé – dans notre ville. Faut-il s'en étonner d'ailleurs ? Comme le fait remarquer Jean Starobinski[1], le regard du dehors est plus conscient, plus prompt à la parole, à la peinture. Rares sont les voyageurs du dedans. Hormis Jean-Jacques Rousseau et Nicolas Bouvier, grands dévoreurs de chemins s'il en est, guère de salut pour qui cherche un reflet de Genève sous la plume des Genevois eux-mêmes. Tout au plus peut-on trouver dans les railleries de mauvais voisinage que sont les blasons populaires quelques éléments concernant la perception locale de la ville et de ses habitants, rarement à leur avantage d'ailleurs[2].

Comme pour appuyer cette observation, il se trouve que la première mention littéraire de Genève, due à la plume de Jules César, est directement liée à un chemin : en 58 av. J.-C., le général romain fait rompre le pont unissant les deux rives du Rhône, afin d'empêcher les Helvètes, entrés en migration sous la pression de peuples vivant au-delà du Rhin, de passer en pays allobroge, c'est-à-dire romain : « *Extremum oppidum Allobrogum est proximumque Helvetiorum finibus Genua. Ex eo oppido pons ad Helvitios pertinet*[3]. »

Comme on ne prête qu'aux riches, cette mention avérée de Genève – *Genua* – dans les *Commentaires sur la guerre des Gaules* est en quelque sorte à la source de beaucoup d'autres attributions et mentions césariennes de l'histoire et du patrimoine genevois, opérées par les « demi-savants des Siecles passez[4] » – pour reprendre une expression plaisante de Jacob Spon –, trop empressés de rendre à César ce qui ne lui appartenait pas.

On pourrait également citer, pour mémoire, une observation due à Olivier Reverdin à l'occasion de l'acquisition en 1997, par la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, d'une édition des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, dite « édition aldine », et annotée de la main de Henri Estienne[5]. Relevant le trajet fluvial – quelque peu fantaisiste – de la nef Argos, le professeur Reverdin avait noté que celui-ci passait nécessairement par le Léman et la rade de Genève ; le bibliothécaire alexandrin devenant ainsi, d'une certaine manière, le pourvoyeur de la première évocation littéraire du paysage lémanique et genevois.

Concrètement, toutefois, les premiers voyageurs à se croiser largement au carrefour genevois sont les marchands. Les foires, auxquelles ils affluent entre le XIVe siècle – déclin des foires de Champagne – et la fin du XVe siècle – concurrence des foires lyonnaises –, donnent à la Genève de la fin du Moyen Âge un rayonnement international, propice *in fine* à la création d'une modeste première existence littéraire. Ces textes s'inscrivent dans

1. STAROBINSKI 1996

2. DEONNA 1924, pp. 282-286

3. « Genève est la dernière bourgade des Allobroges et la plus proche de la frontière de l'Helvétie. De cette bourgade un pont mène chez les Helvètes » (*De Bello gallico*, I, 6).

4. Le protestant Jacob Spon (Lyon, 1647 – Vevey, 1685) publie à Lyon en 1680 la première édition de son *Histoire de la Ville et de l'Estat de Geneve*. Bien renseigné, faisant preuve d'esprit critique et de discernement, et échappant à la censure des Messieurs de Genève, Spon publie de fait la première histoire moderne de Genève (voir ÉTIENNE/MOSSIÈRE 1993 et SPON 1680, t. 1, livre I, p. 9).

5. REVERDIN 1998

une perspective générale descriptive, un « inventaire du monde », dont l'un des plus vastes, plus admirables et plus illustres artefacts est la fameuse *Cosmographie universelle* du Bâlois Sebastian Münster (1544 [fig. 1]). En 1538, Antoine Saunier, jeune pasteur dauphinois réfugié en Suisse, note : « Somme toute, on peut mieux voir à l'œil que déclarer verbalement combien ladite ville est située entre les frontières de trois grands pays à savoir la Gaule, l'Allemagne et l'Italie, comme une place désignée tant à l'apport des marchandises que pour les assemblées de marchands[6]. »

Cette perception d'une ville commerçante et marchande constitue l'une des plus anciennes touches du portrait qui va peu à peu se constituer. Mais tout le monde ne voyage pas – pas encore – et Saunier écrit ailleurs : « Mais il nous a semblé bon d'aider en cet endroit aux gens qui ne connaissent pas les pays et lieux : lesquels imaginant en eux-mêmes que Genève soit quelque ville hideuse et quasi inhabitable, étant entre des rochers stériles et déserts, plus enserrée que bâtie, ont horreur même d'en approcher. »

Exact négatif de l'image développée à l'instant, c'est le topos du *locus terribilis* que Saunier évoque ici, et qu'il tente de contrer. La montagne est traditionnellement ressentie comme un espace naturel hostile et sauvage, peu propice à la vie civilisée. Les habitants sont nécessairement frustes et grossiers, à l'image de ces rudes guerriers mercenaires qui constituent l'essentiel des représentants suisses à l'étranger. C'est alors le cliché par excellence et, bien que Genève ne soit pas encore systématiquement assimilée à la Suisse, ce sentiment « déborde » en quelque sorte sur elle, tout comme « déborderont » plus tard d'autres représentations.

Peu à peu, on assiste néanmoins à l'émergence d'une vision esthétisante, plus moderne, qui contraste avec la perception à la fois plus fonctionnelle et plus symbolique de l'époque médiévale ; si la haute montagne, avec ses tempêtes de neige, ses glaciers, ses avalanches, auxquels les voyageurs se confrontent notamment au passage des cols, reste longtemps l'espace marginal du danger, une vision plus amène, bucolique et quasi arcadienne commence à s'installer relativement aux basses vallées et aux paysages préalpins.

Saunier déjà s'y montrait sensible, louant par exemple la limpidité des eaux du lac, mais restait globalement dans une appréciation à la fois médiévale et protestante. La beauté que percevait et vantait ce pasteur était avant tout celle d'un pays fertile et bien cultivé : « Notre seule intention est de montrer, au-delà de ladite situation, combien elle a de commodité tant en aisance de vivres, qu'en air bien tempéré et aussi en trafic et train de marchandises. »

Un auteur comme Marc Lescarbot, qui publie en 1618 un *Tableau de la Suisse...*, s'inscrit plus franchement dans cette nouvelle sensibilité : « Et près de leurs confins[7] la cité de Genève / Que le Rhône azuré de ses ondes abreuve, / Ville dont la beauté ne se peut exprimer, / Et partant je la veux seulement entamer[8] [...]. »

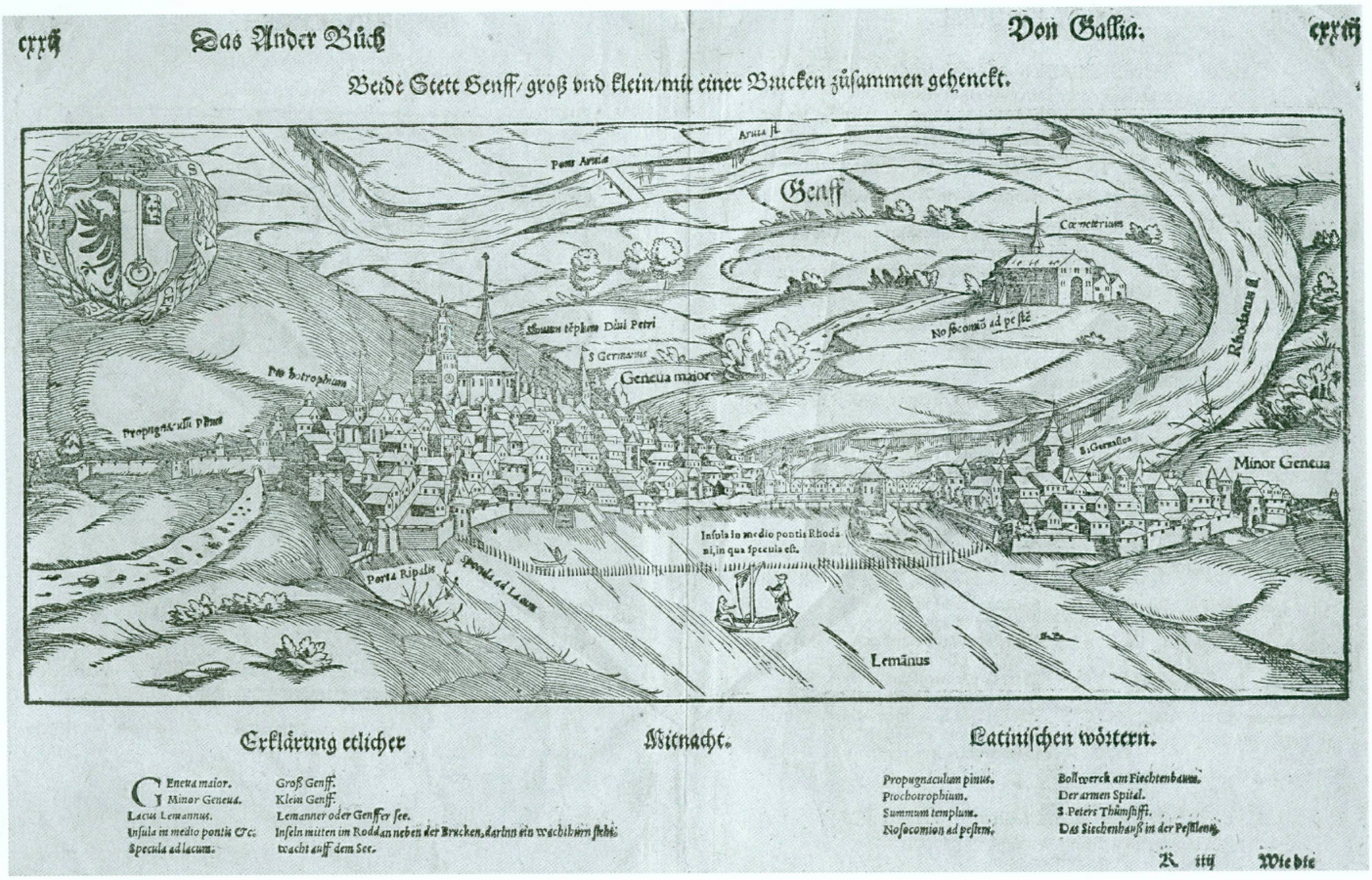
Certes, Lescarbot s'exprime dans un registre littéraire particulièrement adapté à des propos admiratifs ou louangeurs, avec un raffinement maniériste parfois un peu forcé. D'autres traduiront les mêmes sentiments et les mêmes propos dans un langage plus « prosaïque ».

Maximilien Misson est un protestant français réfugié en Angleterre. Devenu précepteur d'un aristocrate, il entreprend en sa compagnie un voyage à travers l'Europe. Il en tire le *Nouveau Voyage d'Italie* (1691), un ouvrage qui le rendra célèbre et suscitera quelques

6. SAUNIER 1538, non paginé

7. Il s'agit des confins des glacières, c'est-à-dire des glaciers, auxquels Lescarbot consacre les vers précédents.

8. LESCARBOT 1618, p. 40



1. Hans Rudolf Manuel Deutsch (1525-1571) | *Beide Stett Genff / gross und klein / mit einer Brucken zusammen gehenckt.*, 1548 | Gravure sur bois, rehauts d'aquarelle, 153 × 355 mm au trait carré, 311 × 405 mm à la feuille (CIG, coll. icon. BPU, inv. 16 P 2) | Double page extraite de Sebastian Münster, *Cosmographia universalis*, Bâle 1553 (pp. cxxii-cxxiii [122-123])

vocations pérégrines, dans lequel il décrit Genève et son lac – « Je dis […] son lac, car il lui fut donné par ses maîtres, lorsqu'elle était colonie romaine ; et la voix publique le lui donne aussi » – avec un sens du détail qui, en versant parfois à l'extrême dans la recherche de pittoresque, deviendra caractéristique de ce type de littérature, dite « de voyage ». Misson montre lui aussi une attention particulière pour le cadre naturel : « Genève est dans une charmante situation. Tout est agréable aux environs ; on peut même dire que la nature y est magnifique. Le lac, les montagnes, les rivières, les plaines, les coteaux, les promenades, les jolies maisons de campagne, tout contribue à embellir ce séjour[9]. »

Il ajoute en note : « Allez sur un bastion assez élevé qui est derrière le Collège […] visitez des yeux ce délicieux morceau de pays […]. Et ne craignez pas de dire que vous avez vu un des plus beaux endroits du monde. »

Joseph Addison, admirateur de Misson dont la prose viendra compléter la cinquième édition du *Nouveau Voyage…*, cerne quant à lui en quelques lignes l'entier de la météorologie genevoise : « […] comme les Alpes la ceignent de tous côtés, elles forment une espèce de grand bassin, où croupiraient continuellement des vapeurs, le pays étant si plein d'eau, si le vent du nord ne les mettait en mouvement et ne les dissipait de temps en temps ».

Ces pionniers de la littérature ethnographique de proximité se verront suivis au XVIIIe siècle, avec moins de fraîcheur et plus d'arrière-pensées, par des auteurs soucieux de bonne politique. Le diplomate anglais Abraham Stanyan dresse dans un style précis et rigoureux,

9. MISSON 1722, t. 3, p. 74 (lettre XXXVII) ; p. 239 (*Mémoire pour les voyageurs*) ; t. 4 (Addison), p. 286

professionnel pourrait-on dire, *An Account of Switzerland Written in the Year 1714* qui restera une source majeure, largement lue et citée au long du siècle. Stanyan déplore l'influence française[10], alors grandissante, sur les cantons limitrophes : « Et quelques Suisses mêmes, particulièrement ceux de Neuchâtel, et de Genève, dont la langue maternelle est la française, ont la faiblesse de donner dans ce préjugé, jusqu'à se croire véritablement malheureux d'être Suisses, et à ne pas se soucier de passer pour tels, hormis dans les cas de besoin, c'est-à-dire lorsqu'ils ont à faire de la protection des cantons[11]. »

Passablement critique[12], l'ouvrage de Stanyan suscitera une réaction éditoriale suisse assez vive ; tant *Les Délices de la Suisse*, publié en 1714 par l'historien vaudois Abraham Ruchat, que *L'État et les délices de la Suisse*, du Bernois Johann Georg Altmann (1730), témoignent du souci de l'image qui se fait jour en Suisse au XVIIIe siècle.

Cette sensibilité esthétique porte donc en germe toute l'élaboration du mythe suisse, y compris dans ses composantes politiques, *a priori* les plus éloignées, qui font presque de chaque Suisse un Cincinnatus en puissance.

De cette vision globale idéalisée le Genevois Rousseau, dont on connaît aussi bien la description idyllique des lieux de sa jeunesse, notamment dans *La Nouvelle Héloïse*, que les rapports chaotiques avec sa ville natale – de la flatteuse dédicace du *Second Discours...* à la lettre du 12 mai 1763 au syndic Favre, dans laquelle il annonce qu'il renonce à son droit de bourgeoisie (fig. 2) – sera tout à la fois le premier propagateur et la première victime.

Dans la construction de l'image genevoise, il intervient un élément capital, plus spécifique à Genève que ne l'est celui que nous venons d'évoquer. À l'époque où écrit Saunier, les foires de Genève sont largement sur le déclin ; au XVIe siècle, ses chemins ont probablement vu passer plus de soldats, ou de réfugiés, que de marchands. Ceux-ci sont les passagers d'événements qui, plus que tous autres, vont forger l'image de Genève. Les choix religieux et politiques qu'opère la cité au XVe et surtout au XVIe siècle renforcent en effet son identité et la dotent pour ainsi dire d'une personnalité. Les commentateurs la traitent désormais volontiers en sujet ; selon les humeurs ou les chapelles, objet de commentaires, d'admiration, ou au contraire de violentes critiques.

Joachim du Bellay trace un portrait extrêmement négatif de Genève, qu'il traverse vers 1558 à son retour d'Italie. Neveu du cardinal Jean du Bellay qu'il accompagna à Rome, il entremêle plusieurs thématiques pour tisser le dessin d'une cité hypocrite, chicaneuse et matérialiste : « Je les ay veuz (Bizet) et si bien m'en souvient, / J'ay veu dessus leur front la repentance peinte, / [...] / / [...] / Les coulpables fuitifz y demeurent par crainte, / Les plus fins et rusez honte les y retient. // Au demeurant (Bizet) l'avarice et l'envie, / Et tout cela qui plus tormente nostre vie, / Domine en ce lieu là plus qu'en tout autre lieu. // Je ne veis oncques tant l'un l'autre contre-dire, / Je ne veis onques tant l'un de l'autre mesdire / [...][13] »

Du Bellay n'ayant vraisemblablement pas assisté aux débats du Conseil des Deux Cents, on peut en déduire qu'il utilise des lieux communs ; de fait, indépendante, calviniste et commerçante, Genève apparaît à certains esprits comme le lieu d'une triple transgression, politique d'abord, religieuse ensuite, et morale enfin, une triple transgression quasi similaire en somme à celle du peuple juif. Dans les blasons populaires qui brocardent les travers des uns et des autres, le parallèle est d'ailleurs fait, sur le mode ironique : « Trois Juifs font un Bâlois, / Trois Bâlois font un Genevois[14]. »

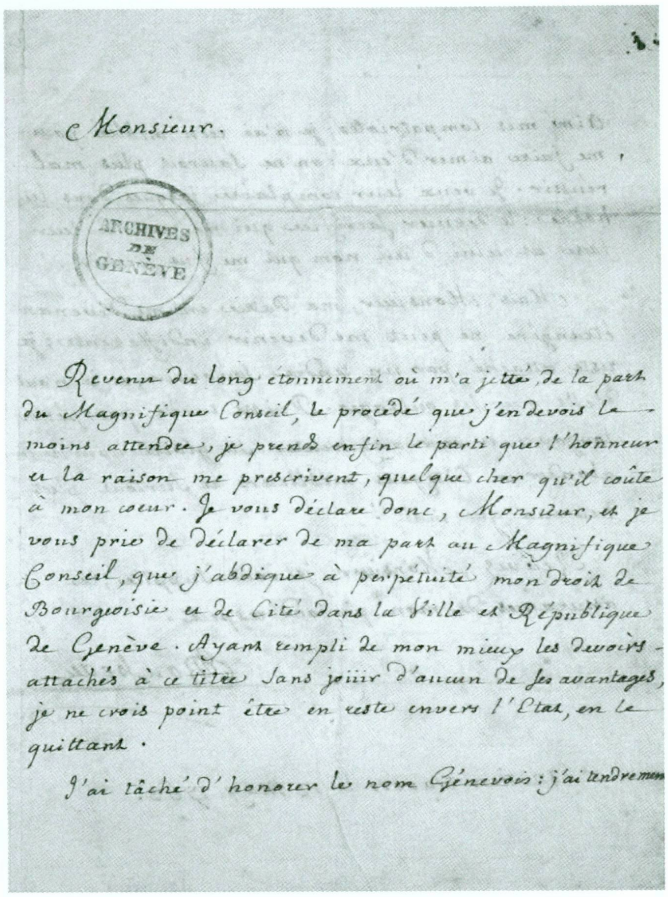
10. Genève accueille depuis 1679 un Résident de France, et a refusé en 1690 d'accréditer un Résident d'Angleterre. L'ouvrage du diplomate anglais n'est de loin pas dépourvu d'arrière-pensées politiques.

11. STANYAN 1714, p. 143 : le préjugé qu'évoque Stanyan est celui de la lourdeur d'esprit des Suisses. Il écrit plus haut : « Certainement les Suisses doivent cette partie de leur caractère principalement aux Français, qui leur endossent toutes sortes de bévues, et de bêtises, semblables à celles que nous mettons sur le compte des Irlandais [...] » (STANYAN 1714, p. 141).

12. Stanyan insiste en particulier sur la corruption qui règne dans l'administration de la justice et sur le népotisme oligarchique des gouvernements.

13. Joachim du Bellay, *Les Regrets*, sonnet CXXXVI

14. Voir DEONNA 1924, p. 284. La « comparaison » toutefois n'est pas à prendre trop au sérieux : la formule étant plaisante a été appliquée en variations diverses à bien d'autres, à commencer par les voisins savoyards eux-mêmes. Elle est néanmoins révélatrice d'une perception négative de la richesse et du commerce d'argent, très ancrée notamment dans les pays de tradition catholique.



Monsieur.

ARCHIVES DE GENÈVE

Revenu du long étonnement où m'a jetté, de la part du Magnifique Conseil, le procédé que j'en devois le moins attendre, je prend enfin le parti que l'honneur et la raison me prescrivent, quelque cher qu'il coûte à mon coeur. Je vous déclare donc, Monsieur, et je vous prie de déclarer de ma part au Magnifique Conseil, que j'abdique à perpétuité mon droit de Bourgoisie et de Cité dans la Ville et République de Genève. Ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre sans joüir d'aucun de ses avantages, je ne crois point être en reste envers l'Etat, en le quittant.

J'ai tâché d'honorer le nom Génevois: j'ai tendrement aimé mes Compatriotes; je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux: on ne sauroit plus mal réussir. Je veux leur complaire jusques dans leur haine: le dernier sacrifice qui me reste à leur faire est celui d'un nom qui me fut si cher.

Mais, Monsieur, ma Patrie en me devenant étrangère ne peut me devenir indifférente; je lui reste attaché par un tendre Souvenir, et je n'oublie d'elle que ses outrages. Puisse-t-elle prospérer toujours et voir augmenter sa gloire: puisse-t-elle abonder en Citoyens meilleurs et surtout plus heureux que moi!

Recevez, Monsieur, je vous supplie, les assurances de mon profond respect

Rousseau

A Motiers-travers le 12 May 1763.

2. Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) | *Lettre au syndic Favre*, 12 mai 1763 | Encre sur papier, 245 × 175 mm (AEG, inv. P.H. 4870)

Genève est un «nid de Mercadans»; bien que cette appréciation soit tirée du *Cavalier de Savoye*[15], l'un des nombreux ouvrages polémiques savoyards parus, dans les années qui ont suivi l'Escalade, elle est assez largement partagée. Cette activité marchande, et plus encore, bancaire, est parfois objet de mépris. Au siècle suivant, on en trouvera la trace jusque sous la plume de Rousseau: «Vous n'êtes ni Romains ni Spartiates, vous n'êtes pas même Athéniens. Laissez là ces grands noms, qui ne vous vont point. Vous êtes des marchands, des artisans, des bourgeois, toujours occupés de leurs intérêts privés, de leur travail, de leur trafic, de leur gain; des gens pour qui la liberté même n'est qu'un moyen d'acquérir sans obstacle et de posséder en sûreté[16].» Voltaire estimait qu'à Genève on calculait et jamais on ne riait[17].

Sans surprise, le point de vue est assez différent chez les protestants. Le théologien anglican et futur évêque de Salisbury Gilbert Burnet, qui écrit vers 1687, note que «Genève est un lieu trop connu pour faire le sujet d'un long discours». La ville est désormais bien installée dans le paysage politique européen. Bien entendu, il en parle néanmoins et opère, par exemple au sujet de la gestion des stocks de blé par les autorités, une comparaison économico-théologique entre la Rome protestante et la Rome papale, qui n'est évidemment guère à l'avantage de la seconde: «Sur cela, si l'on compare la foi de Rome à celle de Genève, disons la vérité, il faudra nécessairement donner la préférence à la dernière; car si les bonnes œuvres ont une forte présomption, pour ne pas dire une marque certaine de la bonne foi, et que la justice est une œuvre du premier ordre, qui ne voit que Genève a en cette rencontre la justice, et non Rome?»

15. BUTTET 1605, p. 216

16. ROUSSEAU 1764, lettre IX

17. Voltaire est cité dans STENDHAL 1961, p. 82.

Il loue l'économie bien tenue de la petite république, et déplore même « les gages trop petits pour leur emploi » des membres du Petit Conseil, des ministres et des professeurs, « surtout aujourd'hui que tout a augmenté de prix, et qu'on vit dans le monde assurément d'un autre air qu'on y vivait il y a cent cinquante ans quand ces gages furent réglés ».

Sur ce propos – quant à lui assurément intemporel[18] –, Burnet enchaîne au sujet du climat intellectuel de la ville : « On ne saurait assez s'étonner de voir le grand nombre de savants qui se trouvent à Genève, non seulement entre ceux que leur profession attache à l'étude, mais même entre les magistrats et les bourgeois. Ce n'est pas qu'on y trouve [*sic*] plusieurs savants du premier ordre, mais chacun a quelque teinture des lettres, entend le latin, sait la controverse et l'histoire[19]. »

Cette Genève savante, Burnet n'est pas le premier à en faire mention ; en 1673, Charles Patin, médecin et antiquaire, c'est-à-dire, selon la terminologie de l'époque, un savant spécialisé dans l'étude de la période et des objets antiques, avait noté la richesse des collections genevoises en la matière : « Quoiqu'on trouve des antiquités par toute la Suisse, on n'en trouve en aucun endroit plus qu'à Genève ; le temple, le collège, les places publiques et les maisons particulières en sont remplies[20]. »

C'est donc un autre aspect, une autre image de Genève qui se profile, prégnante quoique destinée à demeurer dans le cercle relativement restreint de l'Europe savante des XVIIe et XVIIIe siècles. On en trouvera néanmoins un écho dilué dans la considération que montrent les philosophes des Lumières pour Genève, dans la mesure même de la continuité historique entre la tradition savante des XVIe et XVIIe siècles et l'essor des sciences modernes au XVIIIe siècle.

Au XVIIIe siècle, le refuge huguenot est devenu celui de Voltaire ; la petite République bénéficie d'un très fort capital de sympathie. Le siècle des Lumières est pour la patrie de Rousseau[21] celui d'une franche ouverture intellectuelle, autour de l'Académie, qui lui vaut tous les éloges des penseurs français. L'alliance du renouveau des sciences et du libéralisme théologique de Jean-Alphonse Turrettini qui libère Genève du carcan calviniste, le caractère républicain et les vertus de travail et de modération au parfum d'Antiquité rêvée, tout se conjugue pour que ceux-ci voient dans Genève un modèle en miniature de ce qu'ils appellent de leurs vœux. L'article « Genève » de l'*Encyclopédie* se termine ainsi : « Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes monarchies ; mais aux yeux du philosophe la république des abeilles n'est pas moins intéressante que l'histoire des grands empires, et ce n'est peut-être que dans les petits états qu'on peut trouver le modèle d'une parfaite administration politique. Si la religion ne nous permet pas de penser que les Génevois [*sic*] ayent efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous obligent [*sic*] à croire qu'ils sont à-peu-près [*sic*] aussi heureux qu'on le peut-être [*sic*] dans celui-ci : "*O fortunatos nimium, sua si bona norint !*"[22]. »

Pourtant le XVIIIe siècle genevois n'est pas aussi idyllique que peut le laisser penser la lecture de d'Alembert ; les tensions sont vives dans une cité largement sous le contrôle politique de la monarchie française, peu disposée à laisser le régime oligarchique genevois se modifier. Peu à peu, les tensions entre patriciens, citoyens, bourgeois, habitants et autres natifs, issues en somme de la tradition médiévale, se simplifient en un antagonisme tant social que topographique entre le « haut » et le « bas », dans une perspective moderne appelée à une fortune certaine au XVIIIe et surtout au XIXe siècle, à travers la dialectique révolutionnaire.

18. Intemporel et récurrent, puisque François Maximilien Misson fait la même remarque quelques années plus tard (voir MISSON 1722, t. 3, p. 85 [lettre XXXVII]).

19. BURNET 1687, pp. 9, 10, 13 et 14

20. PATIN 1673, pp. 333-334

21. Compte tenu des relations exécrables du Genevois, tant avec les Encyclopédistes qu'avec Voltaire, ce n'est toutefois pas précisément à l'époque un titre de louanges. Si l'admiration des philosophes pour Genève et son gouvernement est sincère, on peut penser que, Rousseau prophète en son pays, celui-ci eût récolté des applaudissements peut-être moins nourris.

22. « Trop heureux s'ils connaissaient leur bonheur ! » (Virgile, *Géorgiques*, II, 458).

En 1838, Stendhal relève d'un « ouvrier enrichi » ce discours qui le met en joie : « Toute la classe *méthodiste*, qui est celle du *haut*, ne peut aimer ce grand homme ; mais il est vrai qu'ils ne lui sont point hostiles ouvertement. Le peuple, qui connaît les sentiments de ces gens-là, fête Rousseau pour bien faire connaître qu'il ne les partage pas[23]. »

La révolution radicale de 1846 fait l'admiration d'exilés russes, comme Alexandre Ivanovitch Herzen. Cet antitsariste, qui développe dans ses œuvres un socialisme utopique, relate une fête scolaire à laquelle il accompagne James Fazy et s'étonne devant l'absence d'apparat et la « simplicité démocratique[24] » qui le stupéfient.

La *fabrique* – nom sous lequel on désigne l'outil de production de l'industrie horlogère – tient une place considérable dans l'image genevoise, à la mesure de son importance économique et politique. Dans une grande monographie consacrée aux ouvriers européens[25] (1855), Frédéric Le Play note son caractère exclusivement urbain, qui tranche avec le modèle de fabrique semi-rurale qui prévaut partout ailleurs en Suisse. Jointe à la forte tradition en faveur de l'éducation, c'est peut-être ce caractère qui détermine le visage de la première Genève internationale.

L'anarchiste Pierre Kropotkine décrit vers 1872 l'organisation des sections genevoises de la première Internationale : « Les sections genevoises se réunissaient alors dans le vaste Temple Unique, siège de la loge maçonnique. Plus de deux mille personnes pouvaient trouver place les jours de réunions générales dans la vaste salle, tandis que les autres locaux étaient occupés chaque soir par les réunions des comités et des sections ou les cours d'histoire, de physique, de mécanique. Les travailleurs recevaient l'instruction gratuite d'un petit, très petit nombre d'hommes de la classe moyenne, qui s'étaient joints au mouvement, la plupart réfugiés français de la Commune de Paris. C'était à la fois une université populaire et un forum populaire[26]. »

En 1881, René Lavollée pourra écrire que Genève est un « véritable foyer de socialisme[27] », là encore plutôt à l'opposé, remarque-t-il, de ce qui prévaut entre capitalisme et travail dans le reste de la Suisse, hormis le Jura bernois.

Heureusement pour la littérature, le XIXe siècle ne voit pas se publier que d'imposantes études sur la condition ouvrière. Les écrivains donnent volontiers des journaux de voyage. Certains, comme Théophile Gautier, qui, confondant Genève et Istanbul en son âme éprise d'exotisme oriental vante les « moucharabys[28] » surplombant le Rhône, en font même une sorte de profession. Au même endroit, Gérard de Nerval décrit en une belle image « l'extrémité du lac Léman, toute emboîtée dans les quais de la ville », mais ne voit quant à lui que de « laides cabanes [servant] de moulins à eau ou de buanderies ». Pour cet écrivain français, Genève est une ville du Sud, « pavée [...] de cailloux comme toutes les villes du Midi » ; il croit même déceler dans les intonations locales « une espèce d'accent qui rappelle un peu la prononciation de Marseille[29] » ! Dumas père consacre quelques pages à Genève, qu'il voit comme une « odalisque nonchalante en apparence », « paresseusement couchée comme elle l'est, appuyant sa tête à la base du mont Salève, étendant jusqu'au lac ses pieds que chaque flot vient baiser...[30] ». On le constate, la sensibilité du voyageur, sa personnalité, colorent un tant soit peu le portrait qu'il trace de la contrée qui l'accueille.

Stendhal dans ses *Mémoires d'un touriste* décrit les habitants sous un jour un peu différent : « Un Genevois de cinquante ans est plus incommode et atrabilaire pour tout ce qui l'entoure qu'un Français de soixante-dix ans. À mesure qu'il vieillit, le Genevois perd de

23. STENDHAL 1961, p. 77

24. HERZEN 1974-1985, vol. III, p. 375

25. LE PLAY 1855-1879

26. KROPOTKINE 1902, p. 282

27. LAVOLLÉE 1884, t. 2, p. 184

28. GAUTIER 1978, p. 5

29. NERVAL 1997, t. 1, pp. 56, 55 et 49

30. DUMAS 2005, p. 43

son amour naturel pour la liberté, sa haine pour le petit peuple augmente, mais il lui reste une tête éminemment logique, éminemment inséductible par les plaisirs de la bonne compagnie, et qui ne s'attendrit que pour les cordons. Je ne conçois pas comment tous les despotes de l'Europe ne choisissent pas pour ministres des Genevois riches de cinquante ans. Ces ministres des Finances seraient capables de leur refuser de l'argent à eux-mêmes. »

Quant au Salève, c'est « un vilain rocher », que Stendhal voudrait « faire sauter »…

Cependant, malgré cette description ironique, malgré le puritanisme *mômier* qu'il déplore de rencontrer dans la bonne société genevoise, l'écrivain grenoblois avoue apprécier les qualités de logique et de sérieux que donne selon lui « l'amour de l'argent poussé à l'extrême » : « Les Genevois ont une manière de traiter les affaires nette, précise, inexorable, qui me convient fort[31]. »

D'autres ne jettent que quelques notes sur le papier, à l'instar de Victor Hugo[32], qui peste comme un Parisien contre les travaux d'embellissement de la ville, ou plus encore de Flaubert qui fait sa provision de traits et d'images dans un style quasiment télégraphique : « Bibliothèque publique. – Écriture de Calvin, illisible comme celle du XVIe siècle, longue et mêlée ; de Jean-Jacques, sobre, courte, très claire, très bien alignée et comme gravée sur le papier. […] Musée. […] – Un portrait de Calame, coup de vent, ours à gauche du tableau[33]. »

Quelques écrivains ont connu Genève au gré de fortunes moins plaisantes ; échoué un hiver à Genève, criblé de dettes, Dostoïevski n'a pas de mots assez durs pour qualifier la ville, son climat, ses habitants : « Genève est située sur le lac de Genève. Le lac est étonnant, les rives sont pittoresques, mais Genève elle-même est le sommet de l'ennui. […] Cette ville est une horreur ! Une vraie Cayenne ! Vents et ouragans des journées entières, et les journées ordinaires, trois ou quatre brusques changements de temps. […] En outre, tout ici est triste, lugubre. Et quels fanfarons suffisants ! Être si satisfait de tout est l'indice d'une bêtise particulière[34]. »

Là encore, plus que la ville, c'est l'écrivain qui se dévoile ; au-delà de son caractère difficile, la haine impuissante qui suinte dans les phrases de Dostoïevski, dont la tautologie qui les ouvre n'est pas le moindre coup, laisse transparaître la douleur, la misère et les souffrances de l'exilé[35].

Certes, Dostoïevski n'est pas ici en représentation, il s'agit de correspondance ; mais on remarque d'une manière générale chez les écrivains du XIXe siècle une certaine complaisance à se mettre en scène au travers d'une subjectivité affichée, voire d'une certaine appétence pour les clichés.

Cette tendance évolue au fil du temps ; de fait, au gré de l'apparition et de l'affirmation de la figure de l'écrivain moderne, l'individu devient le prisme au travers duquel la ville est perçue et décrite ; cette mutation, dont on ne saurait dire si elle est mutation du regard ou de l'écriture, aboutit au XXe siècle aux récits de Pierre Jean Jouve, de Julien Green ou de Nicolas Bouvier, où Genève n'est sujet que dans la mesure du rapport personnel, intime parfois, que l'auteur entretient avec elle.

Parmi ces auteurs modernes, Pierre Gascar fait exception, car lui écrit *sur* Genève. C'est, une fois de plus, un étranger qui tente de saisir l'âme genevoise, et note d'emblée « cet

31. STENDHAL 1961, pp. 90, 100 et 90

32. « Genève, depuis quinze ans, a été raclée, ratissée, nivelée, tordue et sarclée de telle sorte qu'à l'exception de la butte Saint-Pierre et des ponts sur le Rhône il n'y reste plus une vieille maison. […] Mais ils auront beau faire, ils auront beau *embellir* leur ville, comme ils ne pourront jamais gratter le Salève, recrépir le mont Blanc et badigeonner le Léman, je suis tranquille. » (Voir HUGO 1890, p. 70.)

33. FLAUBERT 1910, t. 1, p. 56

34. DOSTOÏEVSKI 1949-1961, t. 3, p. 135 (lettre 265 à sa nièce S. A. Ivanova) ; t. 3, p. 137 (lettre 266 à A. N. Maïkov) ; *ibidem*

35. Dostoïevski et Anna Grigorievna auront la douleur de perdre leur fille Sonia à Genève où elle était née quelques semaines auparavant (sa tombe se trouve au cimetière de Plainpalais : on y lit les dates suivantes 22 II/3 III – 12/24 V 1868 [les jours doubles pour la naissance et pour la mort sont dus à la différence entre les calendriers julien et grégorien, soit douze jours au XIXe siècle]). Ces lettres, qui datent de l'automne 1867, ont été écrites avant ce deuil. Le couple quittera Genève pour Vevey à la fin du mois de mai 1868, peu de temps après la mort de Sonia.

ancestral esprit de bourgeoisie, [...] cette intimité genevoise qui, depuis toujours et alors même qu'elle était devenue un important centre cosmopolite, la défendaient contre toute réelle pénétration. [...] Réduit défensif, puis réduit religieux, elle a maintenu dans une communauté d'intérêts et d'esprit ses habitants qui, par-delà la concurrence sociale à laquelle la vie les contraint, en ont apparemment gardé quelque chose. À Genève, l'étranger, même s'il ne vient que d'une autre partie de la Suisse, a toujours l'impression qu'un "mot de passe" lui fait défaut, comme dans une ville assiégée.» : avec un certain bonheur, au moins dans l'ironie, l'écrivain français tente d'utiliser «H.S.P.», «sigle caractéristique de la connivence genevoise», «puissance invisible, [...], un peu semblable à celle des Dix, dans l'ancienne Venise, qui semblaient voir à travers les murs et à qui l'on parlait en collant ses lèvres à certaines pierres du Palais des Doges...»

Pour Gascar, un temps voyageur appointé du quai Wilson, et habitué au spectacle varié de la misère du monde, le contraste ne peut qu'être avec la Genève propre et en ordre. Des austères demeures voisines de Saint-Pierre aux propriétés du bord du lac – «car le calvinisme ne se refuse plus désormais le soleil», cette ville est décidément une ville de façades.

Pourtant, au long des quelque cent pages, l'écrivain affine sa perception; plongeant au cœur du «Saint des Saints» – le salon cossu d'une banque privée à la Corraterie –, louvoyant le temps d'une exploration dynastique entre les Pictet et autres Candolle, puis s'asseyant dans les petits cafés, qui «représentent pour les étrangers, mais aussi sans doute pour certains Genevois, la véritable intériorité, l'intimité de la ville».

À l'instar de bien d'autres avant lui, il finit par tourner son regard vers le lac, «première lumière de l'Occident». *Ex tenebris lux*? «La grande clarté du lac complète Genève, qui ne va pas, par ailleurs, sans une note d'intériorité et même de confinement. Elle a, depuis longtemps, compris combien elle gagnait à se trouver associée à cet élément tout de reflets, d'éclats, de scintillements, et l'a, en secret, déifié, à côté des austères divinités du calvinisme et du conformisme bourgeois[36].»

36. GASCAR 1984, pp. 18, 26, 37, 42, 64 et 104

Bibliographie

BURNET 1687 — Gilbert Burnet, *Voyage de Suisse, d'Italie, et de quelques endroits d'Allemagne et de France, faits ès années 1685 et 1686, par M. Burnet D. en th. ; avec des remarques d'une personne de qualité, touchant la Suisse et l'Italie*, Rotterdam 1687

BUTTET 1605 — Marc-Antoine [Charles-Louis] de Buttet, *Le Cavalier de Savoye, ou response au soldat françois*, [Bruxelles] 1605

DEONNA 1924 — Waldemar Deonna, « Légendes et traditions d'origine iconographique en particulier dans l'ancienne Genève », *Genava*, II, 1924, pp. 257-341

DOSTOÏEVSKI 1949-1961 — *Correspondance de Dostoïevski*, 4 tomes, Paris 1949-1961

DUMAS 2005 — Alexandre Dumas, *Voyage en Suisse*, Paris 2005

ÉTIENNE/MOSSIÈRE 1993 — Roland Étienne, Jean-Claude Mossière, *Jacob Spon · Un humaniste lyonnais du XVIIe siècle*, Lyon 1993

FLAUBERT 1910 — Gustave Flaubert, « Voyage en famille (avril-mai 1845) », dans *Notes de voyages*, volume I, *Italie – Égypte – Palestine – Rhodes*, Paris 1910, pp. 3-61

GASCAR 1984 — Pierre Gascar, *Genève*, Seyssel 1984

GAUTIER 1978 — Théophile Gautier, *Œuvres complètes*, tome 1, *Voyage en Russie, Voyage en Espagne, Voyage en Italie*, Genève 1978

HERZEN 1974-1985 — Alexandre Ivanovitch Herzen, *Passé et méditations*, 4 volumes, Genève 1974-1985

HUGO 1890 — Victor Hugo, *En voyage*, œuvres posthumes, VIII, *Alpes et Pyrénées*, Paris 1890

KROPOTKINE 1902 — Pierre Kropotkine, *Autour d'une vie · Mémoires*, Paris 1902

LAVOLLÉE 1884 — René Lavollée, *Les Classes ouvrières en Suisse · Étude sur leur situation matérielle et morale*, 2 tomes, Paris 1884

LE PLAY 1855-1879 — Pierre Guillaume Frédéric Le Play, *Les Ouvriers européens · Études sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe, d'après les faits observés de 1829 à 1855*, Paris 1855-1879

LESCARBOT 1618 — Marc Lescarbot, *Le Tableau de la Suisse et autres alliez de la France ès hautes Allemagnes, auquel sont descrites les singularités des Alpes, et rapportées les diverses alliances des Suisses, particulièrement celles qu'ils ont avec la France*, Paris 1618

MISSON 1722 — François Maximilien Misson, *Voyage en Italie, 5e éd. plus ample et plus correcte que les précédentes et augmentée d'un quatrième volume, traduit de l'anglois, et contenant les remarques que M. Addisson* [*sic*] *a faites dans son Voyage d'Italie*, 4 tomes, Utrecht 1722

NERVAL 1997 — Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, 2 tomes, Paris 1997 [Paris 1889]

PATIN 1673 — Charles Patin, *Quatre relations historiques par Charles Patin, médecin de Paris*, Bâle 1673

REVERDIN 1998 — Olivier Reverdin, « Retour à Genève d'un important manuscrit d'Henri Estienne », *Genava*, n.s., XLVI, 1998, pp. 91-98

ROUSSEAU 1764 — Jean-Jacques Rousseau, *Lettres écrites de la montagne*, Amsterdam 1764

SAUNIER 1538 — Antoine Saunier, *L'Ordre et manière d'enseigner en la ville de Genève, au Collège · Description de la ville de Genève*, Genève 1538

SPON 1680 — Jacob Spon, *Histoire de la Ville et de l'Estat de Genève · Depuis les premiers siècles de la fondation de la ville jusqu'à présent tirée fidellement des manuscrits*, 2 tomes, Lyon 1680

STANYAN 1714 — Abraham Stanyan, *L'État de la Suisse : écrit en 1714*, Amsterdam 1714

STAROBINSKI 1996 — Jean Starobinski, « Les lieux et les paroles », dans Martine Koelliker, Marlyse Pietri-Bachmann, Michel Kneubühler, Thierry Renard (dir.), *Le Voyage singulier · Regards d'écrivains sur le patrimoine*, Carouge – Vénissieux 1996, pp. 193-199

STENDHAL 1961 — Henri Beyle, dit Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, Lausanne 1961 [Paris 1854]

Crédits des illustrations

AEG, fig. 2 | CIG, coll. icon. BPU, Sabina Engel, fig. 1

Adresse de l'auteur

Philippe Boyer, historien, egonon@laposte.net